

Liz Mac Comb

Le déferlement scénique vocal

La soirée avait bien commencé : Juan Manuel Canizares, le musicien aux doigts d'or, et sa guitare flamenco, avait, d'emblée, séduit le public. Un public venu nombreux, comme pour chaque soirée de chaque édition de ce Jazz à Carthage by Tunisiiana qui semble, décidément, avoir eu toutes les bonnes fées autour de son berceau. Juan Manuel Canizares, pour revenir à lui, est de ces hidalgos espagnols qui interprètent, avec une élégante nonchalance et une brillante aisance, les registres les plus divers.

Celui qu'on a appelé «Le guitariste du futur» quand, jeune adolescent, il stupéfiait les critiques, fait preuve, aujourd'hui, à l'apogée de son art, d'une virtuosité faite de maîtrise technique et de force émotionnelle.

Canizares nous a offert, ce soir-là, un florilège de jazz pur, bien sûr, mais aussi des interprétations de flamenco limpides qui n'hésitent pas à s'aventurer sur les marges des musiques orientales. C'était brillant, harmonieux, maîtrisé et élégant.

Puis ce fut le tour de Liz Mac Comb. La diva du gospel comme on l'appelle, frappa vite et fort. Le public tétanisé, et prêt à tout, accuse tout de même le choc : ce «déferlement scénique vocal», comme on appelle encore la panthère noire, lui coupa le souffle. C'était un jaillissement d'une puissance inouïe, à la limite du cri, du feulement. C'était fort et doux à la fois, brûlant et rocailleux, tendre et désespéré. C'était fré-



Epatante Mac Comb (Photo Anis Mili)

gique et maîtrisé, sacré et profane, grandiose et humble. C'était aussi une voix qui venait de bien plus loin que de la gorge, des tripes et du cœur, animale et divine, surhumaine en tout cas. Puis les choses se remirent à leur place : on retrouva des références, on suivit les traces des grandes voix du jazz, Aretha Franklin ou Mahalia Jackson dont Liz Mac Comb se réclamait. On sortit de cette espèce de transe où elle nous avait plongés pour applaudir, danser, accompagner. On apprécia Larry Crockett, le formidable batteur, Philippe Makia, le percussionniste, Eric Vinceno, le bassiste et Bertrand Richard, l'organiste qui connut un étrange succès personnel.

Les idées ayant retrouvé leur place et la raison revenue, on se souvint que Liz Mac Comb appartenait à une longue lignée de pas-

seurs et qu'elle avait consacré sa vie au gospel et aux louanges à Dieu qu'elle a choisis de servir.

C'est de là, bien sûr, qui lui vient cette force rayonnante, cette puissance, cette présence, cette passion à la limite de la transe. Mais c'est de son talent que lui vient la maîtrise étourdissante d'une voix dont elle joue comme d'un instrument, passant de la douceur au cri, de la caresse à la déchirure.

C'est de ce même talent que lui vient l'extraordinaire éclectisme de son répertoire allant du blues du Sud au jazz urbain le plus pointu, des musiques spirituelles aux rythmes profanes. La soirée s'est terminée en une procession, Liz Mac Comb plonge au cœur du public, celui-ci l'ovationnait debout, accompagnant ses chants et danses, sans que, à nul moment, ne retombe l'extraordinaire

énergie de ce spectacle.

Et puisque c'est tout de même notre rôle de critiquer, et qu'il n'y avait rien à redire ce soir-là, permettons-nous tout de même une suggestion : le parti pris de partager les soirées en deux spectacles est généreux, convivial et intéressant. Mais il faut tout de même laisser la vedette... à la vedette. Et lui donner largement la part du lion. La première soirée consacrée à Gilberto Gil a été largement phagocytée par l'interprète portugaise Maria João dont les bruitages sonores et l'agaçante gestuelle de poupée mécanique n'en finissaient pas de finir.

Sitôt Gilberto Gil sur scène, le tempo de quelques chansons, que Maria João revint pour un supposé duo qui s'avéra un nouveau solo, réduisant au silence celui pour lequel, tout de même, nous étions tous venus.

Alya